DISSERTATION

N.° 19.

SUR

LE GOÎTRE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 19 janvier 1820, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR CHARLES-MARIE SYLVOZ, de Grési,

Sur l'Isère, en Savoie.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1820.

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Président.*
M. PELLETAN
M. PERCY.
M. PINEL
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD, *Examinateur.*
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN, *Examinateur.*
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MON PÈRE.

Témoignage d'amour et de reconnaissance.

C. M. SYLVOZ.

A

MON PERE.

DISSERTATION

SUR

LE GOÎTRE.

Considérations générales.

Le goître est une maladie particulière au corps thyroïde. Ce corps, d'apparence glanduleuse, dont les usages sont entièrement inconnus, quoi qu'en aient conjecturé *Morgagni* et plusieurs autres anatomistes, est situé à la partie moyenne et supérieure du cou, au-devant des cartilages du larynx et des premiers anneaux de la trachée-artère, s'étend sur leurs parties latérales, présente la figure de deux demi-croissans réunis par une portion médiane plus étroite. Il est formé par plusieurs lobules joints par un tissu cellulaire très-mince, dans lequel il ne s'amasse jamais de graisse. Ces lobules eux-mêmes paraissent n'être que la réunion d'une infinité de grains très-fins, contenant un liquide visqueux, blanchâtre, peu abondant. La couleur du corps thyroïde est le plus ordinairement d'un rouge pâle chez l'adulte, plus foncé chez les enfans et chez les femmes. Ses vaisseaux artériels qui s'anastomosent souvent entre eux, lui sont fournis par les carotides externes supérieurement, les sous-clavières inférieurement. Ses veines, qui forment à sa surface un réseau vas-

culaire, vont se rendre dans les jugulaires et les sous-clavières. Il reçoit ses principaux nerfs de la huitième paire cérébrale et du grand sympathique. On ne lui connaît pas encore de canaux excréteurs. Quant à ses vaisseaux absorbans, les uns aboutissent dans les ganglions lymphatiques du cou, les autres se dirigent vers la cavité thoracique et se confondent avec ceux des poumons. Des fibres provenant des muscles voisins le recouvrent antérieurement, et peut-être ne sont-elles pas tout-à-fait étrangères à ses fonctions.

L'idée des physiologistes qui pensent que l'humeur qu'on trouve dans le corps thyroïde est destinée à lubrifier le larynx et la trachée-artère desséchés par l'air, est sans fondement, puisque l'existence des conduits thyroïdo-laryngiens n'a été que supposée, et non démontrée; d'ailleurs les membranes muqueuses n'ont-elles pas des follicules qui sécrètent le fluide qui les lubrifie.

C'est sans doute pour n'avoir pas distingué les différentes tumeurs qui se montrent au cou que les auteurs les ont généralement désignées sous le nom de *goître* ou de *bronchocèle*, et qu'ils ont confondu sous une même dénomination des maladies opposées par leurs caractères physiques, leur mode de développement et leur nature même. On doit restreindre la signification du mot *goître* à un engorgement indolent du corps thyroïde, sans inflammation ni changement de couleur à la peau, qui survient principalement aux habitans des vallées placées aux pieds des Alpes secondaires.

Avant de commencer son histoire, il est important de s'attacher à l'état pathologique de l'organe qui en est le siége; mais nous ne le considérerons que sous le rapport de l'affection simple, lorsqu'il n'y a encore que gonflement insolite de tissu.

Les lobes et les lobules sont plus prononcés, le calibre des artères plus grand, les veines sont dilatées et comme variqueuses, les nerfs sont plus gros; les vaisseaux lymphatiques plus apparens; tout y annonce un surcroît de nutrition. La couleur est plus foncée, offrant diverses nuances dans certains endroits. L'humeur albumineuse est plus abondante, répandue en couches inégales, ou renfermée

dans de petites vésicules qui ne sont autre chose que les granulations développées. Le tissu cellulaire qui unit les lobes et les lobules paraît plus flasque et comme infiltré; lorsque la tumeur est considérable, celui qui lui sert d'enveloppe générale est plus épais, plus dense, comme gorgé de sang. Il n'est pas besoin de dire que par sa grosseur cette tumeur peut agir sur les parties environnantes; ainsi l'on a vu les muscles qui la recouvrent, amincis et aplatis en forme de rubans, le larynx, la trachée-artère, l'œsophage comprimés, etc.

Dans cette description, je n'ai point parlé des différentes altérations que l'on a remarquées quelquefois dans le goître, altérations qui ont été regardées par quelques médecins comme des variétés de la maladie, et qui, ce me semble, devraient plutôt être considérées comme des complications. *Sauvages*, *Baumes*, citent plusieurs exemples de kystes simples ou partagés en lobes par des cloisons intermédiaires, remplis d'une humeur lymphatique très-variable dans ses qualités, et qui donnaient au goître la plus grande partie de son volume. On y a rencontré des hydatides, des collections sanguines. *Haller* y a trouvé des concrétions pierreuses, des grains cartilagineux, osseux; une autre fois il a vu une partie du corps thyroïde semblable à du lard. *Vidi.... partem glandulæ in pinguis lardi speciem degenerem.* Mais ces transformations organiques ne sont pas plus particulières au tissu thyroïdien qu'à toute autre partie qui a été long-temps affectée.

Causes.

Le goître attaque plus souvent les femmes que les hommes; il s'attache surtout aux individus d'un tempérament lymphatique, remarquables par la blancheur et la mollesse de leur peau, et à ceux qui sont d'une constitution faible. Cette règle souffre néanmoins de nombreuses exceptions. Combien de personnes ayant tous les caractères de la force physique en sont atteintes. On ignore entièrement sa cause prochaine; et, sans nous arrêter aux diverses hypothèses tour

à tour admises et rejetées, nous nous bornerons à dire que les fonctions assimilatrices et sécrétoires du corps thyroïde éprouvent une modification morbide d'ou résulte sa tuméfaction.

Quoiqu'il puisse survenir chez tout individu et dans tous les pays, il est des contrées où il règne endémiquement; et c'est surtout dans les chaînes des montagnes, dans la Suisse, la Bavière, le Tyrol, la Savoie, etc., que cette maladie est le plus répandue.

M. *Fodéré*, après des expériences répétées, s'est assuré qu'un air chargé de vapeurs aqueuses, échauffé par la lumière solaire réfléchie de tous côtés par les rochers qui entourent les gorges des montagnes, circulant difficilement au milieu de nombreuses plantations, était la cause exclusive du goître, et surtout du goître endémique. D'ailleurs l'on a remarqué que les saisons qui rendent l'atmosphère humide et chaude augmentaient cette affection, tandis qu'elle diminuait dans les temps secs et froids. Mais je ne puis m'empêcher de citer ici l'opinion de M. *Bally*.

« Le bronchocèle, dit-il, paraît provenir, d'après mes recherches, « des eaux crues, dures et limpides, à l'abri de l'influence salu- « taire du soleil et de la longue action de l'air, comme celles qui « sourdent du creux des rochers, des montagnes ou des entrailles de « la terre, et que l'on boit peu de temps après leur issue. Il est si « vrai que le goître est produit par la qualité de ces eaux, et non par « l'humidité et le resserrement de l'air dans les vallées, comme « quelques auteurs le prétendent, qu'il y a des fontaines dans mon « pays dont l'usage de l'eau pendant seulement huit jours pro- « duit ou augmente cette tumeur. Ceux des habitans du même vil- « lage qui ne boivent pas des eaux de ces fontaines dont ils sont « éloignés d'une portée de fusil, mais de celles d'un ruisseau ou « de la rivière d'Arve, ne sont nullement affectés de goître, et n'ont « point une disposition à l'idiotisme; cependant ils sont également « adossés à la même montagne, et l'air est absolument le même en ces « lieux. »

Il ne sera peut-être pas inutile de rapporter un fait qui vient à

l'appui de celui de cet habile observateur. Le bourg où je suis né (Grési) est bâti sur le penchant méridional et à la base d'une haute montagne. Deux fontaines fournissent aux besoins des habitans : les eaux de la première jaillissent du roc même. Elles sont crues, limpides, extrêmement froides, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Parmi ceux qui en font constamment usage, un grand nombre deviennent goîtreux. Celles de la seconde sortent d'une terre argileuse; elles sont douces, d'une température moyenne, agréables à boire, elles n'ont jamais occasionné, du moins à ma connaissance, la maladie dont nous nous occupons. Ainsi, tout en adoptant le sentiment de M. *Fodéré* sur l'influence d'une atmosphère chaude et humide, je suis porté à croire que la nature des eaux entre pour beaucoup dans le développement du goître.

Il n'y a pas bien long-temps qu'on regardait encore comme pouvant le favoriser les alimens grossiers, ceux où la fécule prédomine, et qui proviennent de terrains gras et marécageux, peu soumis à l'action vivifiante du soleil. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'engorgement thyroïdien est plus commun dans la classe indigente que parmi ceux qui vivent dans l'abondance. Du reste, on ne niera pas qu'il est souvent déterminé par de grands efforts, les cris forcés pendant le travail de l'accouchement, par l'extension violente et fréquemment répétée du cou, par la suppression de la transpiration, d'une évacuation habituelle sanguine ou autre, par des coups portés sur le corps thyroïde, par des affections morales vives ou prolongées. Ces dernières causes paraissent être propres au goître sporadique.

Le goître est-il héréditaire ou accidentel ?

Nul doute qu'il ne puisse se déclarer accidentellement. Ce fait est prouvé par l'observation d'individus bien constitués et bien portans, qui, étant venus habiter les vallées de Maurienne, du Valais, etc., en ont été attaqués. D'ailleurs n'est-il pas sporadique dans toutes les contrées ? Son hérédité mérite d'être examinée avec attention. On doit entendre *hérédité* par la transmission de père en fils d'une maladie, ou d'une disposition à une maladie qui peut se développer en

tous lieux et dans le plus grand nombre de circonstances. Telle est la phthisie. D'après cette définition, qui nous paraît exacte, nous osons douter si le goître est réellement héréditaire.

M. *Fodéré* dit : « Les curés des campagnes des diverses vallées que « j'ai parcourues m'ont fourni plusieurs exemples du goître hérédi- « taire. » Et plus bas il ajoute : « 1.° Si le goître n'est qu'accidentel, « et qu'il n'y ait qu'un des parens affecté, les enfans ne naissent pas « goîtreux.

« 2.° Ils naissent au contraire goîtreux, si, de père en fils, un goî- « treux a épousé une goîtreuse pendant deux générations. »

Mais remarquons que M. *Fodéré* n'a trouvé d'exemples d'hérédité de goître que là où il est endémique, que là où la cause productrice agit continuellement, tant sur le père que sur l'enfant naissant; qu'on n'a pas d'observation qu'un enfant de père et de mère goîtreux, sorti de son pays avant que le goître se fût manifesté, en ait été atteint par la suite; et quand même on en aurait quelques-unes, elles ne seraient pas concluantes, cette maladie étant susceptible de se déclarer accidentellement; qu'au contraire, l'expérience a appris qu'il fallait s'éloigner des pays à goître, non-seulement pour le prévenir, mais encore pour en obtenir la guérison. Ajoutons à ces raisons que l'ordre assigné pour sa propagation dans les races futures n'est point du tout constant.

Marche et symptômes.

Le goître n'épargne aucune époque de la vie; mais il attaque communément la seconde enfance, l'âge adulte, rarement la vieillesse. Aucun signe distinctif ne l'annonce; les changemens remarquables qu'éprouve l'économie dans les pays où il est endémique sont presque toujours consécutifs à son développement; il peut envahir la totalité du corps thyroïde, se borner à l'un de ses lobes, ou s'emparer des deux à la fois, sa partie moyenne restant intacte. Quoi qu'il en soit, il se forme d'ordinaire avec beaucoup de lenteur; d'autres

fois il paraît subitement, et acquiert en peu de temps un volume considérable ; et c'est ce que l'on remarque surtout pendant la grossesse et le travail de l'accouchement, ou après la suppression du flux menstruel. Il se reconnaît à une tumeur molle, indolente, peu adhérente à la peau, sans rougeur ni augmentation de chaleur, située au-devant des cartilages du larynx et de la trachée-artère. Quant à sa forme, vainement voudrait-on lui en assigner une qui fût constante. En effet, elle est tantôt globulaire, tantôt elle représente un croissant dont le grand diamètre est transversal, ou bien elle est oblongue... Sa surface est unie ou bosselée; sa base est ordinairement large; mais d'autre fois elle est assez étroite et comme pédiculée. Cette tumeur est mobile sur ses parties latérales, plus fixe à sa partie moyenne, à cause de ses connexions avec le larynx, et suit ce dernier organe dans ses mouvemens d'élévation et d'abaissement. Le goître, parvenu à un certain degré d'accroissement, reste le plus souvent stationnaire ; il ne gêne alors que légèrement les mouvemens généraux du cou, s'oppose plus ou moins à la libre exécution de ceux du larynx; et de là, probablement, le changement dans le timbre vocal ; car nous ne saurions adopter l'opinion de M. *Rullier*, qui fait dépendre ce changement de l'inflammation chronique de la muqueuse laryngienne, inflammation que l'ouverture des cadavres est loin de constater dans tous les cas de raucité de la voix. Il arrive aussi que le goître, sans subir aucune altération appréciable, continue à faire des progrès, et peut acquérir des dimensions énormes. On l'a vu s'étendre d'une apophyse mastoïde à l'autre, s'enfoncer dans l'espace compris entre les branches de la mâchoire inférieure, occuper les faces antérieure et latérales du cou, descendre jusqu'à l'ombilic, et même au-dessous. On conçoit facilement qu'il doit alors occasionner des phénomènes alarmans, non-seulement par la compression qu'il exerce sur le canal aérien et l'œsophage, mais encore par l'obstacle qu'il apporte au retour du sang veineux cérébral. De là des menaces de suffocation, des vertiges, des éblouissemens, l'injection des vaisseaux capillaires de la face, et tous les symptômes d'une asphyxie ou d'une apoplexie immi-

nente; mais les goîtres de cette nature ne se voient que chez les personnes d'une constitution molle et lymphatique; et alors l'engorgement embrasse non-seulement le corps thyroïde, mais encore le tissu cellulaire, qui devient antérieurement d'une grosseur monstrueuse.

Le goître sporadique est une affection purement locale. Au contraire, dans les pays où il est endémique, les enfans qui en sont atteints, de beaux et enjoués qu'ils étaient, deviennent tristes, taciturnes, comme hébétés; leur physionomie s'altère, la couleur de la peau, qui était blanche et unie, prend une teinte blafarde, elle devient plus rude au toucher; leur corps se rabougrit; les épaules et le cou semblent seuls profiter de la nourriture. Quand il survient chez les adultes, il n'apporte aucun changement qui dénote son influence sur la constitution.

Quoique le goître qui a acquis une certaine grosseur reste souvent stationnaire et fixe, on le voit quelquefois néanmoins se dissiper d'une manière lente et successive, et cette heureuse terminaison s'observe surtout dans le goître endémique, lorsque les individus qui en sont atteints sortent de leur pays, et se soustraient ainsi à la cause qui l'a produit. La résolution est beaucoup plus rare dans le goître sporadique; elle peut cependant s'effectuer quand il dépend de la suppression des règles, de la répercussion d'un exanthème, de quelque chagrin, ou de toute autre cause éphémère qui a disparu.

Des coups portés sur la tumeur, la compression, des médicamens âcres et irritans immédiatement appliqués dessus, en déterminent, dans quelques circonstances, l'inflammation; elle apparaît aussi sans que rien l'ait provoquée. Elle parcourt lentement ses périodes, donne le plus souvent lieu à un abcès dont le pus use peu à peu la peau, l'amincit, et se fait jour au-dehors par une ou plusieurs ouvertures, qui, d'ordinaire, restent fistuleuses. Plusieurs malades ont dû leur guérison à cette espèce de fonte purulente, qui, au bout d'un temps plus ou moins long, résout complètement la tumeur; et nous aurons occasion de voir, dans le traitement, que l'art a cherché à imiter, la nature dans ses procédés. Aucun fait ne constate d'une manière po-

sitivè que de pareils abcès se soient ouverts dans le larynx ou dans l'œsophage. On ne possède encore qu'une seule observation d'inflammation aiguë du goître. La tumeur s'accrut avec tant de rapidité, par l'afflux des humeurs, que le malade mourut suffoqué avant que la suppuration pût s'établir.

La dégénérescence carcinomateuse, avec tout son appareil effrayant, est une terminaison heureusement assez rare. On peut la pronostiquer à la dureté, l'inégalité, la bosselure, aux douleurs lancinantes revenant par intervalles, et augmentant de plus en plus, à la dilatation variqueuse des veines sous-cutanées. Cette issue malheureuse est souvent le résultat de l'application intempestive des topiques irritans ou caustiques.

Diagnostic.

Si la réunion des symptômes offerts par le goître suffit, dans le plus grand nombre de cas, pour le faire reconnaître, il n'est pas sans exemple que des praticiens instruits l'aient confondu avec des tumeurs d'une nature différente, qui, par leur position, peuvent induire en erreur. Ainsi l'on a pris pour l'engorgement thyroïdien des loupes placées au-devant du cou. Cependant leur forme, le mode et le lieu précis de leur développement, l'état lisse et pâteux du lipome, son peu d'adhérence vers sa base, cette base elle-même, comme circonscrite et pédiculée, la fluctuation du mélicéris à toutes les époques de son accroissement, l'absence de la douleur lorsqu'on le presse, sont autant de signes qui servent à faire éviter la méprise.

Le vice scrophuleux peut produire le gonflement du corps thyroïde et des ganglions lymphatiques qui l'avoisinent ; mais alors cette maladie, au lieu de se borner au cou, porte ses ravages sur différens points de l'économie, et s'accompagne toujours de symptômes généraux qui trahissent sa présence.

Rien de plus difficile, suivant le plus grand nombre des auteurs, que d'établir un diagnostic certain entre l'anévrisme de l'artère ca-

rotide primitive et le goître. Néanmoins on peut présumer que la tumeur est anévrismatique, lorsqu'elle est unique, située sur un des côtés du larynx ou de la trachée-artère, qu'elle ne participe point aux mouvemens d'élévation et d'abaissement du premier de ces organes; qu'elle offre des battemens isochrones à ceux du pouls, et qu'en même temps elle se dilate du centre à la circonférence, et se resserre de la circonférence au centre. On n'oubliera pas de rassembler en outre tous les signes commémoratifs pour connaître, s'il est possible, sa cause, et le mode de son développement.

Prognostic.

Le goître d'un volume médiocre ne doit pas être regardé comme une maladie grave dans les pays où il est endémique; lorsqu'il n'est pas compliqué de crétinisme, on y fait peut d'attention, et les individus qui en sont atteints se plaignent seulement de la gêne qu'ils éprouvent dans la respiration, lorsqu'ils courent ou gravissent les montagnes, ou qu'ils se livrent à des travaux pénibles. Il ne devient dangereux que par l'augmentation indéfinie de sa masse, qui, comme nous l'avons dit, comprime le canal aérien et l'œsophage, cause l'aphonie, la suffocation, empêche ou rend douloureuse la déglutition, dispose à l'apoplexie, par la gêne qu'elle apporte au retour du sang veineux cérébral : lorsqu'il s'étend en largeur d'une apophyse mastoïde à l'autre, il occasionne quelquefois la dureté de l'ouïe, ou même la surdité complète. En général, le prognostic est plus sérieux chez les femmes que chez les hommes, non-seulement parce qu'elles sont plus irritables, mais encore parce qu'elles s'affectent et se désolent d'une difformité qui nuit à leur beauté. Il est beaucoup plus fâcheux quand le goître tend à la dégénérescence carcinomateuse. Enfin ses diverses complications le font varier.

Traitement.

Si l'on consulte les différens auteurs qui ont écrit sur le goître, on voit que la plupart ont préconisé l'éponge marine calcinée, et qu'elle a fait jusqu'ici la base principale des médicamens internes dirigés contre cette maladie. Quoique son efficacité soit aujourd'hui révoquée en doute par quelques médecins, il existe trop d'observations qui attestent son succès pour qu'on en néglige tout-à-fait l'emploi. Il est probable que son action dépend des sels à base de soude et de chaux qu'elle contient, et aux proportions dans lesquelles ils sont mélangés. On l'administre rarement seule; on l'associe communément à quelque sirop et à des substances végétales amères et aromatiques, pour en former des bols, des électuaires, des pastilles. Mêlée à parties égales avec le miel et la cannelle pulvérisée, elle a produit des résultats heureux. *M. Fodéré* conseille en même temps de légères purgations, répétées de huit jours en huit jours. Donnée sous forme de tablettes, l'éponge calcinée, mêlée avec le carbonate de soude, a l'avantage de rester long-temps dans la bouche, d'augmenter l'action des glandes salivaires, et peut-être aussi par sympathie, les sécrétions de l'arrière-bouche et du larynx.

Ceux qui attribuaient la tumeur du corps thyroïde à l'épaississement et à la stagnation de la lymphe dans son tissu s'imaginèrent qu'on pourrait bien lui rendre sa fluidité naturelle et rétablir son cours, par l'usage intérieur des médicamens qu'on appelle *fondans*. Dans cette intention, ils essayèrent tour à tour les muriates de soude, de baryte, d'ammoniaque, les diverses préparations mercurielles, les sulfures de potasse, les extraits de ciguë, les pilules savonneuses, etc., etc.

L'écarlate, l'écorce de liége, les coquilles d'œufs réduits en cendres, jouissent encore d'une vogue qui balance celle de l'éponge calcinée. La manière de s'en servir est la même que pour cette dernière.

Pasta prétend que rien n'est meilleur que de boire durant un mois deux cuillerées de vinaigre scillitique, ou un verre d'eau de mer à jeun, et d'en bassiner de temps en temps le goître. D'autres praticiens ont prescrit les astringens, tels que la noix de galle, la moelle d'églantier, le sulfate d'alumine et de potasse, d'autres les purgatifs drastiques, d'autres enfin, les sudorifiques.

Il existe une eau qu'on prépare à Strasbourg, par laquelle M. le professeur *Percy* a vu guérir dans différens pays un grand nombre de goîtreux; et les bons effets qu'il en a obtenus lui-même doivent faire désirer que sa composition soit rendue publique, d'autant plus que son usage n'entraîne aucun accident. On la donne par cuillerées, plusieurs fois par jour.

D'après ce que nous venons d'exposer, il est facile de se convaincre combien est vague et embarrassant le traitement interne du goître. Jusqu'à ce que des moyens généralement reconnus fassent cesser l'incertitude, on doit, ce me semble, employer successivement les plus usités, rejeter ceux qui pourraient être nuisibles; et si le succès ne répond pas aux efforts du médecin, celui-ci du moins n'aura pas à se reprocher sa négligence.

C'est en combinant le traitement intérieur avec les applications extérieures que, dans nombre de cas, on est parvenu à dissiper l'engorgement thyroïdien; et l'on est même réduit aux seuls topiques, quand on soigne des enfans indociles ou des personnes faibles et délicates, dont l'estomac ne peut supporter les remèdes ci-dessus mentionnés. Parmi ces applications extérieures, on doit mettre au premier rang les sachets remplis de matières tout à la fois excitantes et absorbantes, telles que la chaux éteinte, la folle fleur de tan, les cendres de bois neuf ou de sarment, plusieurs sels. M. le professeur *Deyeux* a guéri trois individus avec des sachets composés de sel ammoniaque, de sel marin, et d'éponge calcinée. Pour être efficaces, ils doivent être portés jour et nuit pendant un long espace de temps. On a généralement proscrit les emplâtres fondans de vigo, de diabo-

tanum, de ciguë; car, outre qu'ils sont le plus souvent inutiles, ils ont encore l'inconvénient de déterminer sur la peau des éruptions boutonneuses. Il n'en est pas de même des frictions; elles ont quelquefois réussi: on les fait avec la flanelle sèche ou imbibée d'un liniment ammoniacal ou camphré, avec les onguens mercuriels; ou bien on les pratique simplement avec la main, en dirigeant sur la tumeur des vapeurs stimulantes.

On a proposé, concurrement avec les frictions, la compression méthodique de la tumeur, au moyen d'une plaque métallique ou de toute autre manière; mais nous devons dire que beaucoup de personnes ne peuvent la supporter, et que les avantages qu'on en retire ne compensent pas les accidens auxquels elle expose.

Les sangsues, les vésicatoires ne sont d'aucune utilité dans le traitement radical du goître; leur effet salutaire n'est que passager; la marche de la maladie a paru même plus active quelque temps après leur application. On ne doit donc les employer que dans des cas pressans, lorsqu'il y a menace de suffocation ou d'apoplexie; ils opèrent alors un dégorgement local ou une excitation révulsive qui, pour un moment, arrête le danger.

Malgré quelques exemples de cures obtenues par l'emploi des caustiques, le chirurgien prudent s'en abstiendra toujours quand il s'agira de détruire le mal en entier. Ne pouvant calculer la force avec laquelle ils agissent, il s'exposerait à intéresser des parties importantes, et à une hémorrhagie inquiétante, lorsque l'escharre s'étendrait à quelques vaisseaux d'un calibre un peu considérable. On ne pourrait tout au plus s'en servir que dans le cas où le goître, tendant à la suppuration par une inflammation lente, on les préférerait, pour l'ouverture de l'abcès, à l'instrument tranchant; ils auraient même alors l'avantage sur celui-ci, en ce qu'ils occasionneraient une irritation aiguë favorable au recollement des parois du foyer purulent.

Du reste, le traitement sera modifié selon la nature de la cause

qui aura donné lieu au goître. Ainsi, quand il dépendra de la suppression des menstrues ou de leur irrégularité, on opposera les remèdes propres à favoriser leur rétablissement ou à combattre l'aménorrhée, on conseillera le changement de lieux à ceux qui habitent des pays à goître; les voyages, les distractions de tout genre à ceux dont le goître est entretenu par une cause morale. On mettra à profit tous les secours hygiéniques. Il variera aussi suivant les diverses complications qui peuvent survenir.

Lorsque tous les moyens précédemment indiqués ont échoué, que le goître, au lieu de rester stationnaire, augmente de plus en plus, et qu'il compromet par sa masse l'existence de celui qui en est affecté, la chirurgie possède encore deux ressources: ce sont le séton, et l'ablation totale ou partielle de la tumeur.

Nous avons déjà dit que, quand la suppuration s'emparait spontanément du goître, elle en opérait quelquefois le dégorgement complet. Nous pouvons, jusqu'à un certain point, déterminer cet état. Le séton remplit cette indication; on le place de la manière suivante : on prend une aiguille destinée à cet usage, dans l'œil de laquelle on passe une mèche composée de plusieurs fils. L'instrument est porté au milieu de la tumeur, un peu obliquement de haut en bas, pour éviter la lésion des parties qui se trouvent sur ses côtés: on aura la précaution de ne pas pénétrer trop profondément, de peur d'intéresser des vaisseaux et des nerfs considérables. La mèche, par sa présence, excite une suppuration qui fond peu à peu la tumeur. Presque tous les praticiens qui ont employé le séton n'ont eu qu'à s'en louer; il ne faut pourtant pas croire qu'il soit toujours suivi de succès; le plus souvent il rend la maladie stationnaire, mais c'est déjà beaucoup.

De toutes les opérations de la chirurgie, l'extirpation du corps thyroïde est sans contredit une des plus difficiles, et en même temps des plus périlleuses. En effet, la position de ce corps au milieu de

parties importantes, les nombreux vaisseaux qui s'y sont développés par l'effet même de la maladie, ont été de tout temps pour les opérateurs l'obstacle le plus redoutable, et qui souvent a arrêté la main des plus intrépides. *Haller* exprime ainsi ses craintes à cet égard : *An verò in tantâ mole vasorum quæ cum ipsâ glandulâ crescit, in tantâ viciniâ jugularis internæ venæ et arteriæ carotidis, in tantâ frequentiâ cammunicantium arteriarum thyroïdearum superiorum et inferiorum amputatio inter probabiles operationes sit, ego quidem vehementer dubito.* Comment concevoir, après cela, que des personnes entièrement étrangères à l'anatomie aient emporté des tumeurs goîtreuses sans qu'il en soit résulté d'accident; que des gens ivres se soient débarrassés eux-mêmes de pareilles tumeurs qui les gênaient ?

Cependant plusieurs chirurgiens sont parvenus à vaincre les difficultés; et s'il faut en croire M. *Fodéré*, un opérateur de Marseille, nommé *Giraudi*, a pratiqué deux fois cette opération avec succès. Le célèbre *Desault* fit l'excision d'un tumeur goîtreuse, et son opération ne fut suivie d'aucun accident. Il ne fut pas aussi heureux une seconde fois; arrêté par l'hémorrhagie au milieu de la dissection, il fut obligé d'abandonner son entreprise, et de lier la portion de la thyroïde qui avait été incisée par plusieurs fils passés dans son épaisseur; mais il survint un état de spasme qui fit périr la malade.

M. le professeur *Dupuytren* a aussi enlevé un goître d'un volume considérable. Malgré la perfection apportée dans son procédé opératoire, malgré son attention à ne couper les vaisseaux qu'au milieu de deux ligatures, de n'intéresser aucune partie essentielle, il eut le chagrin de voir mourir sa malade quelque temps après l'opération. Si d'autres chirurgiens habiles ont vu expirer d'hémorrhagie leurs malades entre leurs mains, qui peut se flatter de réussir dans une opération aussi délicate ? Et quand même on surmonterait toutes les difficultés, rien ne saurait prémunir les malades contre les dangers

des autres accidens des grandes plaies. « Ne devons-nous pas nous « étonner, dit à ce sujet M. *Rullier*, que le spasme, l'irritation, la « prolongation nécessaire d'une grande douleur, etc., n'aient en au- « cune manière fixé l'attention spéciale des auteurs, quoique ces « accidens, aussi redoutables que l'hémorrhagie, soient de la na- « ture de ceux contre lesquels ne peuvent rien ni le grand talent, ni la « sûreté apportée dans le procédé opératoire, et le plus souvent en- « core tous les secours généraux de la médecine et de la chirurgie ? »

Le chirurgien prudent ne devra donc se décider à l'extirpation du goître, que lorsqu'il sera forcé par l'impérieuse nécessité à suivre ce précepte bien connu : *melius est remedium anceps, quàm nullum.*

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

II.

In acutis affectionibus rarò et per initia purgantibus utendum, idque diligenti priùs adhibitâ cautione faciendum. *Ibid.*, *aph.* 24.

III.

In morbis acutis extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.

IV.

Morborum acutorum, non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Sect.* 2, *aph.* 18.

(*Edente* DE MERCY).

I.

Solvere apoplexiam, vehementem quidem, impossibile : debilem vero, non facile. *Sect.* 2, *aph.* 34.

II.

Podagrici morbi, vere et autumno moventur ut plurimùm. *Sect.* 6, *aph.* 55.

III.

Melancholicis et nephriticis hemorrhoïdes supervenientes, bonum. *Ibid.*, *aph.* 2.

VI.

Senes ut plurimum quidem juvenibus minùs ægrotant : quicumque verò ipsis morbi fiunt diuturni, plerumque moriuntur. *Sect.* 2, *aph.* 39.